



## Etre humain ?

La question sera au cœur de ces deux jours de partage et de débats avec des intellectuels et des écrivains. Le philosophe Etienne Balibar a choisi de l'aborder à travers la notion d'« espèce », si centrale à l'heure de la pandémie de Covid-19

« Up » (2012), MARCUS MOLLER BITSCH

### ÉTIENNE BALIBAR philosophe

La question du Forum philo, cette année, c'est tout simplement : « Etre humain ? » Autrement dit, elle porte sur « ce que nous sommes », chacun pour son compte et tous ensemble : les uns pour les autres, les uns avec les autres. Derrière ces formules banales, chacun sait que se cache un problème : qui est ce « nous », que voulons-nous dire quand nous disons « nous », et au nom de qui ou de quoi parlons-nous ? Viennent alors à l'esprit des notions comme celle d'*humanité*, de *genre humain*, celle de *population*, celle d'*espèce*, selon le point de vue où l'on se place pour collectiviser ceux que nous percevons comme semblables.

Parmi toutes ces notions, je vais privilégier celle d'*espèce*, qui me semble cristalliser aujourd'hui des interrogations fondamentales. Je voudrais réfléchir sur son sens, ses usages, sa

«généalogie» : car c'est ici précisément qu'un philosophe, en ayant recours à tous les savoirs disponibles, peut essayer d'instruire un problème. Elle est d'actualité, dans la mesure où la pandémie de Covid-19, dont nous faisons l'expérience difficile, sans fin prévisible, lui confère une fonction stratégique, au croisement de la biologie, de la médecine et de l'anthropologie. Elle rassemble des questions qui sont aussi vieilles que la métaphysique et l'histoire naturelle en Occident, portant sur ce qui *singularise* (ou non) l'humanité en tant

la question de l'unité. Sous nos yeux, en « temps réel », *espèce humaine* ne désigne plus en effet seulement un type auquel, comme individus, nous serions conformes, voire une « essence » (un « propre de l'homme ») dont nous participerions (y compris sous la forme d'un *pool* génétique distribué entre nous). Elle renvoie à une interdépendance *matérielle*, d'une intensité et d'une universalité sans précédent. Ce que, au XIX<sup>e</sup> siècle, Auguste Comte avait appelé le « *Grand Etre* » semble se matérialiser devant nous ou plutôt en nous-mêmes.

**Sous nos yeux, en temps réel, « espèce humaine » renvoie à une interdépendance matérielle, d'une intensité et d'une universalité sans précédent**

qu'espèce vivante, et sur ce que nous entendons par « espèce ». Quel genre d'*unité*, quelle marge de *variation*, quelles perspectives d'*évolution* ou de *transformation* désigne-t-elle ?

Allant au plus pressé, je formulerai trois hypothèses. La première concerne

Car le virus saute toutes les frontières et déjoue tous les confinements, faisant de chacun d'entre nous un risque et potentiellement un recours. Contagion, dissémination, immunisation s'enchaînent pour définir un problème de santé publique commun à toute l'espèce que, avec Michel Foucault, on peut appeler *biopolitique*.

Mais il y a plus. Le Covid-19 est une zoonose, une maladie transmise de l'animal à l'homme qui a, comme on dit, « franchi

LIRE LA SUITE PAGE 2

### ÉDITO

## Un « propre » si fragile

LE THÈME DU 32<sup>e</sup> FORUM PHILO LE MONDE LE MANS, « ÊTRE HUMAIN ? », a été suggéré par des lycéens manceaux auxquels nous étions venus demander, comme chaque année, des idées pour la prochaine édition. Ce jour-là, l'ambiance était moins légère et riante que par le passé, et plusieurs propositions de sujet avaient tourné autour de « la solitude » ou de « la mélancolie »... C'était avant le Covid, avant Conflans aussi, mais il y avait déjà, dans les interventions des élèves, une gravité palpable.

A travers ce thème, ils invitaient le Forum philo à creuser son geste essentiel. Car toute la philosophie, comme discipline ironique et comme connaissance critique, n'a jamais cessé de poser la question : « Qu'est-ce que l'homme ? » Depuis qu'elle existe, la philosophie est branchée sur cette interrogation qui la met en mouvement : la pensée, qui apparaît comme le « propre » de l'être humain, se donne aussi pour objet ce « propre » si fragile et si énigmatique. Il suffit de consulter la liste des précédents Forums pour constater que ces rencontres ont creusé des concepts, des pratiques, des élans qui déclinent la fameuse « exception » humaine : le rire, l'art, le tabou, la promesse... Pourtant, comme l'a montré, en 2009, le Forum intitulé « Qui sont les animaux ? », les perspectives ont beaucoup évolué depuis l'époque où le philosophe allemand Fichte pouvait écrire : « *Chaque animal est ce qu'il est ; l'homme seul, originellement, n'est absolument rien ; ce qu'il est, il lui faut le devenir.* »

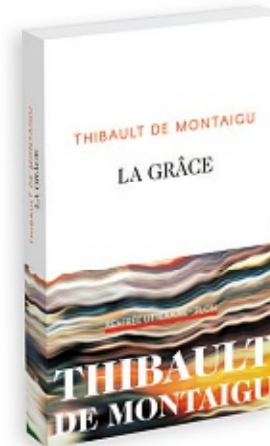
Mais, par-delà même l'enjeu d'un « règne humain » séparé et de ses limites désormais menacées (notamment par les recherches sur l'animalité ou sur l'intelligence artificielle), la question qui se pose, en cette époque d'effroi, est celle de l'éthique et de ses conditions de possibilité : qu'est-ce donc qu'être humain, aujourd'hui ? A quels gestes reconnaît-on une personne qui se montre humaine, simplement et solidement humaine ? Si se montrer humain, c'est d'abord offrir cette « *épiphanie du visage* » dont Levinas affirmait qu'elle était la condition de tout lien et de toute responsabilité à l'égard d'autrui, peut-on encore « être humain » quand on doit être masqué ? Telle est l'une des questions auxquelles devront répondre les intervenantes et les intervenants du Forum philo Le Monde Le Mans, dans l'esprit de franche pédagogie et de partage exigeant qui distingue cette manifestation depuis plus de trois décennies. ■ JEAN BIRNBAUM



### THIBAUT DE MONTAIGU

RENTÉE LITTÉRAIRE - 2020

SÉLECTION  
PRIX INTERALLIÉ  
PRIX DE FLORE  
PRIX DES DEUX MAGOTS



« J'ai lu *La Grâce* avec une émotion croissante et fraternelle. Il fait partie de ces livres dont l'auteur a pris cher et à qui ça donne du poids. » Emmanuel Carrère

« C'est le grand livre de la rentrée, le plus émouvant, le plus personnel, le plus culotté. » Frédéric Beigbeder

« Un roman bouleversant qui parle de nos fragilités existentielles. » Léa Salamé

PLON

5 | 7 LITTÉRATURE  
Mireille Gagné, Claude Askolovitch, Walter Kempowski, Cees Nootboom

6 | MOTS DE PASSE  
Philip Kerr sur la ligne de crête

8 | HISTOIRE D'UN LIVRE  
« Le Tailleur de Relizane, » d'Olivia Elkaim

12 | RENCONTRE  
Mathieu Sapin

SUIVE DE LA PREMIÈRE PAGE

la barrière d'espèce» – une expression naguère inconnue du grand public et largement diffusée aujourd'hui. Ce qu'elle signale, c'est que l'espèce humaine n'est pas une espèce *parmi d'autres*, mais une espèce *avec d'autres*, partageant (et disputant) avec elles un environnement commun. Entre elles toutes, les *échanges* font partie de l'évolution et finissent par créer une « seconde nature », qui n'est pas le propre de l'homme, mais le bien commun des espèces, et peut aussi devenir leur malheur. Car ces échanges sont inégaux, déséquilibrés : en utilisant ou re-foulant, voire exterminant les autres espèces, en colonisant tous les milieux de vie sur la planète Terre et en les assujettissant à ses besoins, notre espèce a conduit l'ensemble de la vie jusqu'au point où la transformation se fait destruction, où *l'habitabilité* et la *reproduction* sont en question. Si l'espèce humaine ne doit pas anéantir ce qui la fait vivre, il faut bien qu'elle apprenne à *gouverner* son environnement et ses échanges, donc à se gouverner elle-même, dans sa totalité. Le problème biopolitique devient *cosmopolitique*.

#### Le semblable au semblable

Or les difficultés se multiplient sur ce point. La question de l'unité revient par son envers : la désunion, voire la *dés-unité* intrinsèque. L'espèce humaine n'est pas une communauté, ce n'est pas une société, ce n'est pas un peuple... En elle le passage de l'unité « passive » à l'unité « active » n'est pas seulement difficile, il semble relever de l'utopie. On dirait que plus l'humanité *s'unifie*, plus aussi elle se *divise* contre elle-même. Je saute ici toutes les références évidentes, mais bien entendu fondamentales (inégalités sociales croissantes, différences de classes, antagonismes de nation et de religion, etc.), et je me concentre sur ce que la pandémie met au premier plan et qui touche à la signification de l'espèce.

J'ai appelé moi-même « anthropologiques » des *différences globales*, opposant le semblable au semblable, sans qu'on puisse jamais dire exactement *où passent les démarcations*, ni s'en débarrasser par décret : le genre, l'âge, la race, la culture, certaines différences professionnelles... Ces différences deviennent sous nos yeux des inégalités devant la sécurité, devant la santé et devant la mort, des discriminations institutionnelles subies ou encouragées qui « défont » l'unité de l'espèce dans le moment de son risque commun. Au bout il peut même y avoir l'élimination : celle des « peuples premiers », toujours encore « de trop » sur la planète, celle des « errants », migrants ou réfugiés, cette part mobile de l'humanité qu'on enferme non pour la protéger mais pour la laisser mourir. La biopolitique devient *nécropolitique*, suivant l'expression d'Achille Mbembe.

Biopolitique, cosmopolitique, nécropolitique, ce n'est pas tout un, mais ce sont les aspects d'un même problème, qui nous vient par « notre » espèce et nous interroge à la fois sur ce qu'elle a été et sur ce qu'elle peut devenir. C'est, bien sûr, le règne de l'incertitude et du paradoxe : celui que, commentant le livre de Robert Antelme écrit au retour des camps de concentration, intitulé précisément *L'Espèce humaine* (1947), Maurice Blanchot avait formulé ainsi : l'humain, c'est « *l'indestructible qui peut être détruit* ». Mais qui ne doit pas l'être. Un problème qu'il nous faut aujourd'hui étendre au-delà des « frontières » de l'espèce elle-même, et reposer partout où elle se différencie. ■

ÉTIENNE BALIBAR

## PROGRAMME

### Samedi 6 novembre

#### 9H30 OUVERTURE

#### DES ANIMAUX AUX ROBOTS : OÙ EST PASSÉ LE « PROPRE » DE L'HOMME ?

10 HEURES Corine Pelluchon, philosophe

10H30 Raja Chatila, spécialiste de robotique, d'intelligence artificielle et d'éthique

11 HEURES Etienne Bimbenet, philosophe

11H30 Pause  
11H45 - 12H45 Débat

#### ÉCRIRE, PENSER, CROIRE : RÉFLEXIONS SUR L'ART D'ÊTRE HUMAIN

15 HEURES Maylis de Kerangal, écrivaine

15H30 Donatien Grau, philologue

16 HEURES Dominique Avon, historien

16H30 Pause  
16H45 - 17H30 Débat

#### ► Corine Pelluchon Vulnérabilité et responsabilité : les clés d'un nouvel humanisme

Qu'est-ce qui change quand on prend au sérieux notre condition charnelle et terrestre et que, au lieu de considérer l'existence seulement à la lumière du projet, on insiste aussi sur notre vulnérabilité et sur notre dépendance à l'égard de la nature et des autres, humains et non humains ? Un tel point de départ ne conduit-il pas à repenser la condition humaine et donc aussi l'humanisme ayant servi jusqu'à présent de fondement à l'éthique et à la politique ? La conscience de nos responsabilités à l'égard des autres vivants n'est-elle pas la clé d'une réconciliation de la nature et de la civilisation ?

#### ► Raja Chatila L'être humain est-il un robot comme les autres ?

« Les machines peuvent-elles penser ? » C'est avec cette question et son « jeu de l'imitation » qu'Alan Turing, inventeur de la « machine de Turing universelle » – modèle théorique de l'ordinateur –, a introduit il y a exactement soixante-dix ans un débat qui se poursuit encore, autour de l'intelligence artificielle. Ce questionnement met explicitement en cause l'une des caractéristiques de l'être humain, la pensée, et l'ordinateur, au vu des capacités impressionnantes de certains logiciels, semble être en train de gagner la partie. Vraiment ?

#### ► Etienne Bimbenet Décoller, atterrir.

Sur une aporie contemporaine Deux rêveries opposées enchanter depuis quelque temps notre rapport à l'humain : des rêveries de libération radicale ou au contraire d'enracinement naturel. L'homme se cherche plus haut et plus bas que lui-même, entre le post-humain et le pré-humain, entre une apesanteur offerte technologiquement et une fusion animale, végétale voire animiste avec la nature. Comment est-ce possible ? Comment peut-on vouloir à la fois décoller et atterrir ? Et comment faire surtout pour que l'émancipation rationnelle ne

s'oppose pas à une nouvelle communauté des vivants, mais au contraire la stimule ?

#### ► Maylis de Kerangal Voix humaines, voix animales

La littérature sonde l'énigme de la voix humaine. Ce qu'elle dit de notre humanité mais aussi de notre animalité, ce qu'elle porte de vulnérabilité et de capacité à détruire, ce qu'elle « chante ». Explorer et faire entendre la voix humaine, son « grain », sa corporéité, sa singularité irréductible, c'est aussi écouter toutes les autres voix auxquelles elle se tisse, tenter de les capter ensemble.

#### ► Donatien Grau Quelles humanités pour notre humanité ?

Destinées à faire de leur disciple un être humain accompli, les humanités ont dominé la pensée et l'éducation occidentales à l'époque classique et dans notre modernité. Cette mission et cette ambition mêmes étaient garantes de leur nom. Aujourd'hui, elles semblent soit s'accrocher à leur conception la plus étroite soient être perdues face à un discours des idées qui en remet en cause les soubassements civilisationnels. Il conviendra ici d'offrir quelques perspectives pour les préserver, et les repenser : que peuvent-elles bien être et qu'en reste-t-il, quand ces deux principes, la centralité de l'être humain et la primauté absolue de Jérusalem, d'Athènes et de Rome, ne sont plus de mise ?

#### ► Dominique Avon Naître et mourir selon un mode d'humanité : une histoire de religion et de liberté

Quelles sont les conceptions anthropologiques qui ont servi de justifications à la séparation des corps de groupes de défunts ? L'être qui naît est-il d'abord le petit d'un milieu particulier ou bien un petit d'homme ? Les deux questions sont historiquement liées. Les réponses susceptibles d'être apportées permettent de saisir l'importance de l'enjeu de la liberté. Cette liberté est devenue un droit quand des juristes se sont accordés sur un présupposé : ce qui est commun aux êtres humains doit primer sur ce qui les distingue.

#### Sur France Bleu Maine

Vendredi 6 novembre, à partir de 7h45, Jean Birnbaum sera l'invité de France Bleu Maine (96.0) et répondra aux questions de la rédaction sur le thème du Forum philo *Le Monde* Le Mans.



### Dimanche 8 novembre

#### HÉRITER, SOURIRE, SURVIVRE : QUELQUES GESTES QUI FONT L'HUMANITÉ

10 HEURES Stéphane Breton, cinéaste, ethnologue

10H30 Patricia Lojkine, spécialiste des études littéraires

11 HEURES Marie-Françoise Salès Delachambre, philosophe

11H30 Pause  
11H45 - 12H45 Débat

#### ENTRE FRAGILITÉ ET DÉMESURE : POLITIQUES DE L'ÊTRE HUMAIN

15 HEURES Etienne Balibar, philosophe

15H30 Sandra Laugier, philosophe

16 HEURES Alain Caillé, sociologue

16H30 Pause  
16H45 - 17H30 Débat

#### ► Stéphane Breton

##### Les morts, les vivants et les pas encore nés

L'humain est le seul être qui ne vive pas au singulier. Il n'est ce qu'il est que parce qu'il habite une maison qu'il a héritée sans l'avoir construite et où d'autres vivront après lui. Cette demeure commune, c'est celle des façons de penser et d'agir sans lesquelles il n'est rien, qu'il n'a pas inventées et qui lui échoient là où il est. On ne peut parler de lui que si l'on inclut tous les autres – les morts, les vivants et les pas encore nés. Sans cette histoire, sans cette culture, cela n'existe pas, un humain, et c'est à ce compte que ce qui est universel en lui, c'est qu'il appartient à chaque fois à un monde local et particulier.

#### ► Patricia Lojkine

##### Etre humain malgré la faim ? Le témoignage de Jean de Léry au XVI<sup>e</sup> siècle

Bien avant le « plan famine » nazi et l'interminable siège de Leningrad, bien avant l'affamement des ghettos polonais, la « famine extrême » a été utilisée comme arme de guerre dans la France du XVI<sup>e</sup> siècle. Le protestant Jean de Léry en livre un témoignage bouleversant à la suite de la Saint-Barthélemy : est-ce la faute des Sancerrois assiégés s'ils se livrent à des comportements « dénaturés » ? Vingt ans plus tôt déjà, jeune missionnaire de retour d'Amérique, Léry avait vécu en mer une éprouvante expérience où l'obsession de nourriture se mêlait aux souvenirs des tribus anthropophages récemment côtoyées. Ses observations rapprochées d'une bascule dans l'infra-humain n'ont pas pris une ride.

#### ► Marie-Françoise Salès Delachambre

##### Penser l'humain à partir du sourire

Il est difficile de concevoir que ce qui constitue notre humanité soit réductible à un sourire. Pourtant le sourire, avec toutes ses nuances, accompagne nos vies humaines. Nous aimerions montrer qu'il est non seulement la manifestation et le signe des multiples dimensions de notre humanité, mais qu'il peut être l'occasion du saisissement d'un je-ne-sais-quoi échappant aux déterminismes. Il laisse alors entrevoir la possibilité d'une société humaine différente, plus attentive à l'esprit et à la liberté.

#### ► Etienne Balibar

##### Penser et repenser l'humanité comme espèce

Traditionnellement, la notion d'une « espèce humaine » désigne à la fois un ensemble auquel on peut « appartenir » individuellement et une idée qui possède un caractère normatif. La crise sanitaire mondiale (issue du « franchissement d'une barrière d'espèce ») et l'entrée dans l'anthropocène lui confèrent aujourd'hui une matérialité et une signification politique qu'elle n'avait jamais eue auparavant. Il est d'autant plus nécessaire de s'interroger sur son rapport très délicat avec celle de « différences » anthropologiques, ou de divisions de l'humanité en groupes plus ou moins exclusifs.

#### ► Sandra Laugier

##### Humains et dépendances en temps du Covid

La pandémie semble avoir réuni les humains dans une même vulnérabilité. Et, pourtant, elle a révélé des inégalités fondamentales dans la façon dont la maladie atteint et reformate les vies ; celle des privilégiés dans la crise, qu'ils traversent à l'aide des services d'autrui ; celle des *caregivers*, soignants, personnels d'aide à domicile, chauffeurs et livreurs. En France, la mortalité par Covid a été deux fois plus élevée pour les personnes nées à l'étranger, surreprésentées dans les professions de *care*, que pour celles nées en France. Quelle vulnérabilité commune quand une part de l'humanité est massivement mobilisée et exposée pour prendre soin des autres ?

#### ► Alain Caillé

##### Respecter le cycle du don

Les humains savent aussi bien faire la bête qu'essayer de faire l'ange, la chose est entendue. Mais quand font-ils preuve d'humanité (de *ren*, diraient les Chinois) ? A cela, deux réponses. Faire preuve d'humanité, c'est respecter le cycle du don, en sachant aussi bien demander, que donner, recevoir et rendre, (sans basculer dans le cycle diabolique du ignorer, prendre, refuser, garder). Mais c'est aussi, et aujourd'hui surtout, contribuer à sauver l'humanité des multiples périls qui la menacent, écologiques, politiques, économiques, moraux. Aider à préserver une convivance universelle. Etre convivialiste, donc...



## FORUM PHILO

7-8 novembre 2020

Le Monde | Le Mans

Depuis sa fondation, en 1989, le Forum philo *Le Monde* Le Mans demeure fidèle à une même vocation : conjuguer l'exigence de la réflexion et le débat citoyen pour penser une question de portée philosophique en résonance aussi bien avec l'actualité qu'avec nos préoccupations quotidiennes. Deux jours durant, des intellectuels, des scientifiques, des écrivains, des artistes... dialoguent dans un esprit de transmission et de pédagogie.

Événement organisé par *Le Monde*, la ville du Mans, l'université du Maine et l'Association des amis du Forum philo *Le Monde* Le Mans, en partenariat avec France Bleu Maine.

Les actes du Forum philo sont publiés dans la collection « Folio » (Gallimard, lire page 4).

Entrée libre et gratuite. Palais des congrès et de la culture du Mans.

Renseignements : LeMonde.fr/livres et 02.43.47.38.60.

Le Forum philo est animé par Jean Birnbaum, responsable du « Monde des livres ».

## Dans un essai novateur, Marie-Françoise Salès trace les contours philosophiques du sourire, cette expression du visage universelle et singulière

# Souriez! Vous êtes humains!

ROGER-POL DROIT

Il est partout. Présent dans chaque existence humaine, connu de toutes les cultures, le sourire est désormais capté, peint, photographié, filmé... à l'infini. Pourtant, simultanément, il semble bien n'être nulle part. Les philosophes n'en disent presque rien, sauf par bribes, ici ou là. La métaphysique, l'esthétique ou la spiritualité du sourire demeurent encore, après quelques millénaires de présences innombrables, des continents largement inexplorés. Pourquoi? Et comment commencer à combler cette lacune aussi étrange qu'immense?

Telles sont, très résumées, les questions de départ de Marie-Françoise Salès, professeure de philosophie, pour son travail de thèse. Le résultat, publié sous le titre *Des sourires et des hommes*, est un livre original, novateur en son genre, qui a en outre le mérite, plus qu'appréciable, d'être rédigé dans une langue constamment fluide et accessible à tous.

Au départ de ce périple, un souvenir concernant la jeunesse du père de l'autrice, autrefois puni, au lycée, pour ce motif disciplinaire énigmatique: «*Sourire*

*qui ne me plaît pas.*» Un sourire pourrait-il donc – au lieu de rapprocher, de séduire, de pacifier – se révéler déplaisant, voire rebelle? Quel retrait, quelle réserve, quelle distance s'instaurent et se creusent ainsi, en silence?

Voilà enclenchée la recherche. Elle réserve, chemin faisant, des surprises. D'abord la découverte de l'extrême difficulté d'une claire délimitation du sourire. Longtemps, on ne l'a pas même discerné. Rire et sourire se trouvaient confondus, nommés par les mêmes vocables, apparemment indistincts. Le sourire fut ensuite, à l'époque moderne,

### Le sourire, à la jonction du spirituel et de la chair

conçu comme un « sous-rire », un rire qui n'aurait pas encore éclaté, ou se serait arrêté en chemin. Autrement dit, ce qui est spécifique au sourire, dans la diversité de ses registres, est globalement demeuré dans l'ombre.

Marie-Françoise Salès est donc partie en quête de tout ce qu'il est possible de saisir dans ce que le sourire révèle – de l'humain, de l'entre-nous, du lien corps-esprit, de la pensée elle-même. Elle a

traqué, avec tact et bonheur, les multiples dimensions de cette transfiguration du visage, muette et parlante, universelle et chaque fois singulière. Emotif ou conventionnel, libre ou contraint, sincère ou mécanique, lèvres closes ou dents visibles, le sourire a quantité de formes et de fonctions, selon les époques, les cultures, les circonstances. S'il n'y a pas de propre du sourire – dans la mesure où il est sans paroles, éphémère, indéfectiblement énigmatique –, il constitue pourtant, à sa manière, un propre de l'homme, dans la diversité sans fin de ses manifestations.

Le dénominateur commun à ce foisonnement demeure pour la philosophe une « mise à nu de l'esprit », à la jonction du spirituel et de la chair. C'est en suivant cette piste du sourire comme exercice spirituel, à partir de la *Mona Lisa*, de Léonard de Vinci, des sourires du Bouddha, des mystiques chrétiens, du Coran, du hassidisme... que son périple s'ouvre, plus qu'il ne se clôt, sur la perspective d'une « voix spirituelle et mystique », capable d'entraîner « une possible remise en cause des rigidités institutionnelles ».

Bien que la philosophie s'en soit peu soucieuse, Marie-Françoise Salès, en rassemblant ce qui concerne de près ou de loin le sourire, convoque sans artifice Alain, Bergson, Jankélévitch, Hegel ou Nietzsche pour examiner ce qu'ils en ont dit et pensé. En fait, si tous les sourires ne semblent pas d'emblée porteurs de finesse ou de liberté, c'est peut-être que nous oublions de les observer. Ce serait finalement notre regard, superficiel ou distrait, qu'il conviendrait d'incriminer. Car il faut « prêter une attention suffisante au sourire, afin de réaliser quels peuvent être sa profondeur et son pouvoir. Or une telle attention, portée à un phénomène à la fois fugace et commun, ne va pas de soi ». En suscitant pareille attention, ce livre est utile. ■

DES SOURIRES ET DES HOMMES.  
UNE APPROCHE  
PHILOSOPHIQUE,  
de Marie-Françoise Salès,  
Bayard, « Philosophie »,  
368 p., 19,90 €.

Ce que notre voix fait entendre, c'est aussi la trace rémanente de notre animalité

## Une voix devenue humaine

MAYLIS DE KERANGAL  
écrivaine

Et tout autre souvenir qui me ferait voir leur visage, c'est en gardant à l'oreille la voix des morts que j'ai aimés que je les tiens présents en moi. Je la rappelle et ils se réimposent, résorbés tout entiers dans son « grain », dans la vibration singulière que leurs cordes vocales émettaient dans l'atmosphère, dans les intonations, le timbre, le rythme de leur parole, et ils perdurent, uniques au monde.

Il existe autant de voix que d'humains sur terre, soit plus de sept milliards et demi, des voix distinctes, à l'instar des empreintes digitales. Pour autant, si toutes sont différentes – on parle ainsi de signature vocale –, ces voix ont un passé commun, elles partagent une histoire commune: chacune « raconte » l'extraordinaire développement de la voix humaine au cours de l'évolution, depuis les borborygmes et hurlements des premiers primates au langage articulé à l'œuvre dans les milliers de langues parlées dans le monde. Une mutation par laquelle la voix s'est perfectionnée, afin de transmettre les informations, les savoirs, les émotions, mais aussi les histoires, les fictions et les poèmes qui ont permis aux humains de survivre, et de vivre en société.

La voix est donc devenue humaine. De fait, on la dénie à l'animal qui, lui, fait tout sauf parler, mais grisolle, coucouanne, grouine, feule, tur-

lutte, barète, cageole, jabote ou chicotte – lexique d'une richesse troublante qui restituée à chaque animal, comme une moindre des choses, la spécificité de sa manifestation vocale. Pourtant, les études sur la vocalisation animale montrent que nous ne sommes pas les seuls mammifères à produire des sons complexes, à devoir les apprendre pour interagir en société, appeler, répondre, alerter, séduire, se reconnaître. Dauphins ou chauves-souris passent également par des phases d'apprentissage. Et il existe toutes sortes de parallèles entre notre façon de parler et le chant des oiseaux – ainsi c'est l'air filtré par notre larynx qui produit la voix humaine; de même, les oiseaux chantent quand l'air touche leurs cordes vocales supérieures après avoir traversé leur syrinx.

L'humain se prévaut ainsi de la voix comme d'un « propre de l'homme ». Soit. Mais ce que notre voix fait entendre, c'est aussi la trace rémanente de notre animalité: «*La voix enracine l'homme dans l'animalité et, d'autre part, constitue la rupture radicale avec le monde animal*», écrit le philosophe Herman Parret. L'une des traces de cette imbrication de l'animal et de l'humain dans notre voix, par exemple, est le cri. Celui que nous avons poussé en entrant dans la vie, le cri primal, et celui qui nous échappe encore, incontrôlable, quand pourtant seuls les humains contrôlent volontairement la nature de leurs émissions vocales. Cri de frayeur, cri d'excitation, cri de désespoir, cri de colère, le cri est ce qui fait se croiser en nous l'humain et l'animal. Un cri parfois si violent qu'il peut conduire au forçage vocal, et briser la voix, nous rappelant alors combien elle est humaine justement, c'est-à-dire non pas puissante, performante, évoluée, mais vulnérable, et inestimable, car si proche d'être réduite au silence. ■

## Penser n'est pas calculer

Il est inexact et dangereux de réduire l'humain à la machine

RAJA CHATILA

spécialiste de robotique, d'intelligence artificielle et d'éthique

Les machines peuvent-elles penser? C'est avec cette question et son « jeu de l'imitation » qu'Alan Turing (1912-1954), inventeur de la « Machine de Turing universelle » – modèle théorique de l'ordinateur – a introduit, il y a exactement soixante-dix ans, un débat qui se poursuit encore, autour de l'intelligence artificielle.

Aujourd'hui, au vu des capacités impressionnantes de certains logiciels comme AlphaGo, champion mondial du jeu de Go en 2016 et 2017, puis AlphaZero, on pourrait être tenté de croire que ce n'est plus qu'une question de temps avant que les systèmes fondés sur l'intelligence artificielle égalent, voire surpassent, les capacités humaines. Mais aussi performants soient-ils, ces résultats sont trompeurs.

En évitant soigneusement de définir ce qu'est « penser », la question de Turing et la démarche de l'intelligence artificielle assimilent de facto la pensée humaine à l'opération d'une machine de Turing. Or celle-ci a été inventée pour répondre à une question fondamentale en mathématiques: « Quelles sont les fonctions calculables? », et la réponse est « celles pour lesquelles il existe un algorithme (de calcul) qui s'arrête ». La machine de Turing, l'ordinateur, n'est capable que de dérouler des algorithmes – c'est-à-dire des calculs systématiques – qui s'arrêtent quand le résultat est atteint. Elle

pourrait calculer indéfiniment et ne jamais s'arrêter si la fonction n'était pas calculable.

La pensée humaine est-elle algorithmique? Dans un très grand nombre de cas, en particulier quand nous réalisons des actions routinières, nous avons bien l'impression d'exécuter une séquence de « calculs » que nous avons intégrés. Cela ressemble à l'apprentissage par renforcement en robotique.

### « Sortir » de l'algorithme

Mais, contrairement à ces robots, nous sommes capables de « sortir » de l'algorithme, de penser autre chose, de décider autrement qu'en choisissant parmi des options qui nous sont présentées. Et il ne s'agit pas de choix aléatoires. Comment? On ne le sait pas. Des recherches considérables en neurosciences essaient de percer le mystère. L'architecture de notre cerveau, le fonctionnement même des neurones restent des sujets de recherche ouverts. Le rôle différencié des aires cérébrales, leur articulation, l'architecture globale et le fonctionnement dynamique du cerveau sont probablement à l'origine des capacités cognitives humaines.

Le fait que la réponse à la question « Que signifie penser? » ne soit pas (encore) connue ne justifie pas les hypothèses réductrices et simplificatrices assimilant le cerveau à une machine de Turing, donc à un ensemble de calculs algorithmiques, hypothèses qui deviennent des convictions et des dogmes... et qui donnent aux systèmes d'intelligence artificielle un statut immérité.

Derrière la réduction de la pensée humaine à du calcul se profile la réduction de l'être humain à une machine, et donc la perte de sa dignité et de son autonomie. C'est en ce sens qu'il ne s'agit pas uniquement d'une question scientifique, mais d'un débat sur l'humanisme. ■



« Un ouvrage brut, parfois dur, mais beau et tendre à la fois. »  
Nadir Dendoune, *Le Courrier de l'Atlas*

« Sophie Blandinières montre de l'intérieur la vie du ghetto de Varsovie, quand l'inimaginable survient, que la ville devient prison, quand des hommes, des femmes, des enfants sont victimes du tragique, aveuglement. »  
Christophe Henning, *Radio RCF*

PLON

La philosophe Sandra Laugier signe, avec Najat Vallaud-Belkacem, « La Société des vulnérables », une réflexion féministe sur le « care » et l'épidémie de Covid

## « La vulnérabilité définit l'humanité même »

**Sandra Laugier**  
est au Forum philo  
dimanche 8 novembre à 15 h 30

PROPOS RECUEILLIS PAR  
**FLORENT GEORGESCO**

**P**hilosophe, professeure à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne, Sandra Laugier a publié en septembre, avec l'ancienne ministre Najat Vallaud-Belkacem, un court texte d'intervention, *La Société des vulnérables. Leçons féministes d'une crise*, qui analyse l'impact de la pandémie sous l'angle de l'éthique du « care ».

**Comment en êtes-vous venues à écrire ce livre ?**

Deux éléments nous en ont donné envie. D'abord, nous avons constaté que, du fait du Covid, le terme de « care » avait acquis une pertinence nouvelle pour beaucoup de gens. Par là, nous entendons l'ensemble des activités qui rendent possible la vie quotidienne de tous. Cela va au-delà des soignants. C'est pour cela que nous utilisons ce mot anglais : il regroupe plus de réalités que le mot « soin ». Le travail des caissières ou celui des femmes de ménage sont aussi un travail du « care ». Or tous ces métiers sont essentiellement assurés par des femmes, et – Najat Vallaud-Belkacem et moi en avons discuté au téléphone, ce printemps, avec d'emblée l'envie de faire quelque chose ensemble à ce sujet – il était intéressant de réfléchir, d'un point de vue féministe, aux raisons pour lesquelles ces professions sont négligées, déconsidérées, moins bien rémunérées que d'autres.

D'autant que, en revanche, on a surtout vu des hommes parler du

« Explosive thoughts »  
(2013).  
MARCUS  
MOLLER  
BITSCH



métiers, et tous ces mercis adressés aux soignants. Mais cette manière de rendre visible me semble avoir un effet immédiatement contraire. Nous n'avons pas pu approfondir ce point – il y aurait d'ailleurs une réflexion théorique à continuer là-dessus. Simple, je constate que tout cela sonne creux. On se débarrasse du problème avec de belles paroles, qui ne se traduisent pas en actes.

**L'éthique du « care » a souvent été attaquée, notamment par des féministes, qui lui reprochaient une essentialisation du rôle des femmes – attention aux autres, sollicitude, compassion risquant d'apparaître comme des vertus naturellement féminines. Que pensez-vous de ces critiques ?**

Elles me semblent largement dépassées aujourd'hui. Elles ont été formulées dès la publication du livre pionnier de Carol Gilligan [Une voix différente. Pour une éthique du « care », Flammarion, 1986], mais en réalité Gilligan part d'un constat : le fait que ces approches par le souci d'autrui sont négligées, consi-

dérées comme moins sérieuses, moins morales que d'autres. Décrire les choses n'est pas de l'essentialisme. Il se trouve que ce sont des femmes qui assurent ces tâches, et que ce travail est regardé comme inférieur parce que lié à une structure de la vie privée où historiquement les femmes s'occupent des autres sans être rémunérées. Il y a, même avec le progrès des mentalités, qui est réel, une difficulté à valoriser économiquement quelque chose qui est donné gratuitement depuis si longtemps.

**En quel sens parlez-vous, prolongeant votre réflexion sur le « care », d'une « anthropologie de la vulnérabilité » ?**

La crise du Covid, comme la crise climatique, permet de s'interroger sur ce qui est structurel dans nos vies, et qu'on a tendance à tenir pour acquis. Non, ni le climat ni les services que des personnes nous rendent ne vont de soi. Les sociétés occidentales valorisent fortement l'autonomie, qui est certes une dimension importante, mais nous devons réfléchir à ce qui la rend

possible, en prenant conscience que la vulnérabilité et la dépendance font partie de la condition humaine. C'est la première signification du titre, *La Société des vulnérables* : tout le monde est vulnérable.

Mais, d'un autre côté, il y a, dans cette vulnérabilité collective, une inégalité. Certains sont plus vulnérables que d'autres, et ce sont souvent des femmes. Il y a là quelque chose de difficile à penser. La vulnérabilité définit l'humanité même, mais elle ne touche pas tous les humains de la même manière. On le voit bien en ce moment : les plus pauvres sont davantage touchés par le virus, à travers le monde. Ces personnes devront avoir leur mot à dire dans les politiques. C'est la seconde signification du titre du livre : notre société doit être une société des vulnérables au sens où elle doit se centrer sur les plus vulnérables pour leur donner un pouvoir de décision. Une transformation profonde est devenue indispensable. ■

**LA SOCIÉTÉ DES VULNÉRABLES. LEÇONS FÉMINISTES D'UNE CRISE, de Sandra Laugier et Najat Vallaud-Belkacem, Gallimard, « Tracts », 60 p., 3,90 €, numérique 3,50 €.**

### Alaïa, un ami

En 2017, le couturier Azzedine Alaïa mourait brutalement. A 82 ans, il était l'un des derniers grands créateurs de mode et, pour l'écrivain Donatien Grau, qui le conseillait dans la programmation de sa galerie d'art, aussi bien un « roi » qu'un ami, une étoile fixe qu'une source vive d'inspiration. Le livre qu'il lui consacre aujourd'hui veut restituer tout cela à la fois. Œuvre de « mémorialiste » autant que d'« historien », il raconte la vie du créateur et la vie auprès de lui, sa trajectoire de la Tunisie, où il passa sa jeunesse, à Paris, où il changea « l'histoire du vêtement, l'expérience du corps des femmes », aussi bien que la vie auprès de lui, pendant ce qui fut pour l'auteur des années intenses et lumineuses, dont ce livre recueille les traces, entre nostalgie et foi dans la pérennité de la création artistique. ■

**FL. GO**  
► *La Vie Alaïa*, de Donatien Grau, Actes Sud, 182 p., 21 €, numérique 15 €.

**Donatien Grau**  
est au Forum philo  
samedi 7 novembre  
à 15 h 30

### PARUTION



### Les actes du 31<sup>e</sup> Forum philo

L'identité « ne se manifeste que lorsqu'elle pose problème », note dans sa contribution la sociologue Nathalie Heinich ; « pas d'identité sans crise d'identité ». De cette crise, les treize textes qui composent les actes du 31<sup>e</sup> Forum philo *Le Monde Le Mans* dressent un tableau en éclats. Dialectique entre individualisme et culture de l'individualité (Claude Romano), nécessité de « désagréger » les identités culturelles (Magali Bessone) ou de les élargir à l'échelle d'une « conscience planétaire » (Achille Mbembe), recherche d'une « identité excentrique » (Rémi Brague), d'une « identité d'élection » (Carlo Ossola), d'un « je » capable de « désobéir » au « nous » (Clotilde Leguil) ou de « la part de soi qui n'est pas soi » (Alain Finkielkraut) : il n'y a d'identité que questionnée, dans le pluralisme et le désaccord, au cœur de cette conversation infinie dont le Forum philo demeure, après trois décennies, une vivante agora. ■

**L'Identité, pour quoi faire ?**, sous la direction de Jean Birnbaum, Folio, « Essais », inédit, 232 p., 7,50 €, numérique 7,50 €.

## La commune humanité

Ce que nous apprend l'examen à travers les âges des tombes et de l'identité donnée à la naissance

**Dominique Avon**  
est au Forum philo  
samedi 7 novembre à 16 heures

**DOMINIQUE AVON**  
historien

**D**ans les sociétés du bas Moyen Age organisées autour de l'espace méditerranéen, chrétiens, musulmans et juifs enterraient leurs défunts dans des lieux nettement séparés. Les païens ont disparu

de cet horizon, sauf à l'est ; il n'y a plus de chrétiens en Afrique du Nord ; les juifs, qui nulle part n'exercent d'autorité, sont chassés avec violence de plusieurs royaumes chrétiens. Le sol dans lequel sont ensevelis les corps est sacralisé par et pour une communauté donnée, il ne doit pas être souillé par la proximité d'un cadavre réprouvé pour indignité. La règle est sanctionnée par des arguments juridico-religieux.

En contexte majoritairement chrétien, ce cadre structurant est entaillé par la Réforme, au XVI<sup>e</sup> siècle. Lors de la Révolution française, les cimetières deviennent des lieux d'inhumation civile pendant une décennie, avant de voir réapparaître des divisions religieuses. Les lois de 1881 et 1884 supprimeront toute

distinction à raison des croyances du défunt. Cette neutralisation est partiellement remise en question à partir des années 1970.

### Dans la Bible et le Coran

L'examen de la tombe à travers les âges est instructif pour saisir des choix anthropologiques assumés par des acteurs religieux et politiques. Celui de l'identité donnée à la naissance l'est tout autant. Le terme d'« être humain » est présent dans la Bible et le Coran : *âdam* (hébreu), *anthropos* (grec), *homo* (latin), *bâmushû* (syriaque), *bashar* ou *insân* (arabe). Non seulement juifs, chrétiens et musulmans disposent de l'outillage linguistique pour exprimer une éventuelle commune humanité, mais rabbins, clercs et

oûlémas écrivent que le genre humain tire ses origines d'un être unique. Trois traits remettent cependant en question cette perspective. Les hommes se dotent de plus de droits que les femmes. Chaque communauté revendique des privilèges, une inégalité assumée qui peut aller jusqu'au renvoi de groupes humains à un état inférieur d'humanité. L'enfant reçoit une assignation religieuse dès la naissance et de manière considérée comme définitive dans le judaïsme et l'islam, ou peu après la naissance dans le christianisme.

En plaçant un homme non déterminé au centre de leurs préconceptions, des juristes et des philosophes européens du XVIII<sup>e</sup> siècle le dotent de droits, notamment celui de liberté de conscience

– la possibilité individuelle de se situer ou de ne pas se situer dans une religion donnée. Mais d'autres distinctions, genrées, sociales, nationales, civilisationnelles ou « raciales », sont aussi théorisées, et elles servent de justification à de nouvelles politiques de domination et de persécution. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, soucieux d'éviter une nouvelle tragédie, des hommes et des femmes de tous horizons s'emploient à réhabiliter une prémisses au cœur de la modernité : ce qui est commun aux êtres humains doit primer sur ce qui les distingue. *La Déclaration universelle des droits de l'homme* (1948) est une expression d'un moment bref et unique de large consensus, sérieusement ébranlé depuis. ■